Zeitschrift: Bulletin de la Société pédagogique genevoise

Herausgeber: Société pédagogique genevoise

Band: - (1900)

Heft: 1

Artikel: Rapport sur l'activité de la Société pédagogique genevoise pendant l'année 1899, présenté par M. Lucien Baatard, président

Autor: Baatard, Lucien

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-239996

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 18.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Rapport sur l'activité de la Société pédagogique genevoise pendant l'année 1899, présenté par M. Lucien Baatard, président.

Mesdames et Messieurs,

Pendant l'année 1899, vous avez été convoqués quatre fois en assemblée générale. Les sujets traités dans ces réunions ont été les suivants : cours de vacances pour instituteurs ; questions à proposer pour le congrès de Lausanne ; de l'unité dans les méthodes d'enseignement. En outre, vous avez eu le plaisir d'entendre la lecture des « Souvenirs d'une excursion à Milan » par M. Grosgurin : récit plein de vie et d'intérêt, contenant des observations très originales sur la célèbre cathédrale et ses cicerone.

Organiser, pour les membres du corps enseignant primaire, des cours de vacances analogues à ceux que les universités offrent depuis quelques années aux étudiants et aux maîtres secondaires, des cours qui fourniraient aux instituteurs l'occasion de changer d'air et d'horizon, tout en leur donnant les moyens de perfectionner leur instruction, de se familiariser avec l'une de nos langues nationales : telle est l'idée excellente que M. Rosier a développée, dans l'*Educateur* d'abord et devant notre société ensuite, avec cette clarté et cette abondance d'informations qui lui sont habituelles. Comme vous le savez, l'idée a fait rapidement son chemin : le Comité central de la Société pédagogique romande a décidé de la soumettre aux délibérations du Congrès qui aura lieu à Lausanne. Nous aurons donc à nous en occuper de nouveau assez prochainement, mais dès à présent je me fais un plaisir d'exprimer à notre distingué vice-président nos félicitations et nos remerciements pour son intelligente et généreuse initiative.

Au cours de l'échange de vues qui a suivi l'exposé de M. Rosier, Mlle Willy a proposé de former une section de dames et une section de messieurs pour ceux d'entre nous qui voudraient s'exercer à la pratique de la langue allemande. Les messieurs se réunissent une fois par semaine, sous la direction de M. le Dr Reber, qui a bien voulu, sans accepter aucun honoraire, mettre à notre disposition sa grande érudition et

sa profonde connaissance de la langue allemande. La section de dames reste à organiser.

Dans son intéressant travail sur l'unité dans les méthodes d'enseignement, Mlle Métral s'est élevée contre ce défaut d'unité de vues dans l'interprétation des programmes, ce manque d'harmonie des efforts des maîtres, qui conduisent à cette incohérence, à cet éparpillement des notions enseignées, dont dérivent pour une large part les lacunes que présentent soit l'instruction, soit l'éducation de nos élèves.

La tendance à ne voir dans le rôle de l'école que des choses d'instruction est aujourd'hui générale — en pratique du moins. Notre aimable et courageuse collègue a eu raison de ne pas s'y abandonner et d'insister au contraire fortement sur la tâche éducative qui incombe à l'enseignement primaire.

Depuis le commencement du quinzième siècle jusqu'en 1848, l'école populaire genevoise regarda comme l'essentiel de son mandat de donner l'éducation, d'inculquer aux enfants les principes moraux qui devaient plus tard leur servir de guides dans la vie. Aujourd'hui elle s'attache à la communication des connaissances jugées les plus utiles dans la lutte pour l'existence, elle cherche à développer, à affiner les facultés intellectuelles des enfants, mais elle se préoccupe peu de l'usage qui sera fait de ces facultés en dehors de leurs applications purement matérielles ; elle néglige la culture des sentiments et elle n'enseigne la maîtrise de soi que dans les limites où cela est nécessaire pour la marche régulière et correcte des travaux scolaires.

Emerveillée de l'ample moisson de découvertes faite en la seconde moitié de ce siècle où nous récoltons ce que tant de générations de penseurs ont semé, l'humanité a fondé sur la science de grandes espérances ; elle en attend l'apaisement de ses besoins physiques par une utilisation toujours plus féconde des forces intimes de la nature ; elle en attend aussi une vie morale meilleure, l'homme devant être amené à la pratique du bien par une connaissance plus étendue et plus exacte des phénomènes auxquels il est soumis.

Certes, il touche au sublime, l'idéal de ceux qui veulent que l'homme devienne capable de s'élever moralement, d'atteindre même au divin, sans intermédiaire, en dehors de toute doctrine, de toute influence venue d'autrui, par la seule force

de l'intelligence et de la réflexion. Mais que la réalité est loin de cet idéal! A mesure que la science progresse, elle multiplie ses points de contact avec l'inconnu, et l'air pur et vivifiant de ses hautes cimes est toujours plus l'apanage de seulement quelques privilégiés. Et d'ailleurs ne voyons-nous pas malheureusement assez souvent que le caractère reste à mi-côte, alors que l'esprit parvient pourtant jusqu'aux plus hauts sommets accessibles à la pensée? N'avons-nous pas vu des hommes instruits, savants même, se traîner dans la fange des plus louches compromissions, des entreprises les plus inavouables?

Laissons là ces considérations qui nous éloignent quelque peu du terrain où s'est placée Mlle Métral, et reconnaissons avec notre collègue qu'on ne peut laisser aux consciences le soin de se former toutes seules. Il faut préparer la victoire pour le bien dans les conflits intérieurs qui s'élèveront plus tard entre l'égoïsme naturel, le désir de briller, d'occuper une situation en vue, et les idées de charité et de justice, le respect des intérêts généraux et des droits d'autrui. Enseignons aux enfants qui nous sont confiés l'amour de la vérité. Faisons-leur comprendre qu'il ne suffit pas de « parvenir » et que le nombre sera toujours trop considérable de ceux qui font dépendre de leurs intérêts personnels du moment leurs opinions et jusqu'à leurs affections.

* * *

Parfaitement réussie à tous égards, notre soirée du 13 décembre a fait passer quelques heures charmantes à nos sociétaires et à leurs familles. La partie musicale, variée et de bon goût, a été très goûtée. L'« Ami Fritz, » comédie en 3 actes, a obtenu un succès complet et bien mérité, au double point de vue de l'interprétation et de la sûreté des rôles. Quant au bal, le meilleur entrain n'a cessé d'y régner jusqu'à une heure avancée.

Notre dévoué collègue, M. Mégard, a montré une fois de plus qu'il sait organiser nos soirées, et que lorsqu'il a assumé une responsabilité on peut compter sur lui. Aussi le prions-nous de prendre une large part des remerciements sincères, que nous adressons à tous ceux qui ont bien voulu en cette circonstance mettre à la disposition de notre Société leur dévouement et leurs talents.

* * *

La liste de nos membres, arrêtée au 31 décembre 1899, présente un total de 198.

Nous avons eu le chagrin de perdre 5 de nos collègues : MM. Louis Curval, François Humbert, Emile Hunsinger, Eugène Muller et Henri Court.

C'est avec un réel sentiment de tristesse que nous nous rappelons ces amis dont les noms éveillent en nous tant de bons souvenirs, et nous ne pouvons songer sans émotion qu'ils ont dû partir à la fleur de l'âge, leur tâche inachevée. Que leurs familles reçoivent encore ici le témoignage de notre profonde sympathie.

* * *

Mesdames et Messieurs,

Si le but assigné à l'éducation de la jeunesse a varié avec les civilisations, avec les organisations politiques et les tendances philosophiques des diverses époques, certaines des questions qui s'y rattachent sont cependant aussi anciennes que le monde. Mais jamais, dans la courte période de l'histoire de l'humanité qui nous est connue, ces questions n'ont revêtu une importance aussi considérable qu'à l'heure actuelle, où tous les citoyens ont des droits égaux et sont appelés à exercer une influence sur les affaires publiques, où de tout nouveaux cadres sont tracés à l'instruction, par la science, sortie du temple de la doctrine pure pour éclairer le travail manuel et s'associer à ses efforts.

Les études secondaires et supérieures ne peuvent plus être ces études purement désintéressées seules dignes de l'homme libre du temps d'Aristote. On leur demande toujours d'entretenir le goût des lettres et de la science pure, de maintenir le culte du beau et du vrai, mais on leur demande aussi de former les chefs de l'armée du travail et de faire la préparation professionnelle de ceux qui se vouent aux carrières libérales.

Et l'enseignement primaire obligatoire, ce nouveau venu dans l'histoire de l'éducation, quelle fonction importante et difficile que la sienne ! Faire de ces six années d'études, s'adressant à de jeunes cerveaux dans la première phase de leur développement, un premier tout donnant l'indispensable à ceux qui ne peuvent rester davantage à l'école, en faire en même temps le fondement des études ultérieures, professionnelles, secondaires ou universitaires, se préoccuper en outre

d'accomplir une œuvre d'éducation au sens élevé du mot, n'est-ce pas une tâche aussi complexe que délicate !

Toutes ces questions intéressent au plus haut degré les pères de famille, les pédagogues et les penseurs de tout ordre. Et des flots d'encre sont répandus sans que les solutions avancent dans la même mesure, car dans ce domaine les opinions les plus opposées peuvent être soutenues avec une égale force aussi longtemps qu'on n'a pas besoin de faire la preuve expérimentale de ce qu'on avance.

Ces discussions plus ou moins *in abstracto*, où chacun apporte ses connaissances particulières de la vie et fait part de son idéal et des besoins qu'il a entrevus ou constatés, constituent comme un excitateur du progrès et à cet égard elles ont certainement leur utilité.

Mais en ce qui concerne la détermination des limites des mandats que l'on peut imposer à l'instruction publique, la répartition des matières des études et l'établissement de leur importance relative, la fixation et l'emploi des méthodes, les vues générales ne suffisent plus ; il faut l'expérience, la connaissance approfondie des conditions et des difficultés de l'enseignement.

Si sous la poussée puissante de Descartes, les sciences naturelles se sont affranchies du joug de la scolastique, la pédagogie n'en est pas encore entièrement délivrée ; elle subit encore trop l'abus des mots et des raisonnements brillants mais stériles.

On l'a dit souvent : « la pédagogie n'est que le bons sens appliqué à l'éducation. » Il y a beaucoup de vérité dans ces quelques mots, si on ne les prend pas dans une acception trop étroite. Les hommes qui ont contribué à faire progresser la pratique de l'enseignement, qui ont laissé une trace profonde dans l'histoire de la pédagogie appliquée, les Ramus, les Comenius, les Pestalozzi, n'ont fait au fond qu'opposer la réaction de l'intelligence et de la raison à l'imitation servile, à la routine invétérée, aux exagérations de gens instruits peut-être, mais dépourvus de sens pratique.

En 1670, Nicole écrivait déjà ceci :

« Les plus grands esprits n'ont que des lumières bornées. Ils ont toujours des endroits sombres et ténébreux ; mais l'esprit des enfants est presque tout rempli de ténèbres, et il n'entrevoit que de petits rayons de lumière. Aussi, tout consiste à

ménager ces rayons, à les augmenter et à y exposer ce que l'on veut leur faire comprendre.

Les lumières des enfants étant toujours très dépendantes des sens, il faut, autant qu'il est possible, attacher aux sens les instructions qu'on leur donne, et les faire entrer, non seulement par l'ouïe, mais aussi par la vue. »

Cette idée que dans les études l'ordre logique n'est pas seul à considérer, que l'enseignement doit s'adapter à l'évolution des facultés intellectuelles de l'enfant, cette vérité fondamentale mise en relief par Rousseau avec toute la force géniale de sa pensée, était donc proclamée en des termes particulièrement heureux près d'un siècle avant l'apparition de *l'Emile*. D'où vient qu'aujourd'hui on peut encore la considérer comme n'ayant reçu qu'un commencement d'application ?

C'est qu'ici, poser le problème, ce n'est pas le résoudre. Les solutions qu'il comporte échappent aux recherches abstraites et ne peuvent s'obtenir qu'en descendant sur le terrain des faits : elles exigent l'observation intelligente et attentive des enfants et un contact constant avec la pratique de l'enseignement.

Il y a là une part de l'œuvre du maître qui grandit considérablement sa responsabilité.

Chers collègues,

L'esprit critique de notre époque a sapé bien des préjugés, détruit bien des croyances, le scepticisme a flétri bien des espérances qui berçaient les générations qui nous ont précédés. Cependant la confiance en l'école s'est accrue au point de devenir comme une nouvelle foi. Non pas la foi mitigée du philosophe, du savant, qui n'ignore pas que le milieu ne fait pas tout, que l'être humain est soumis à la loi implacable de l'hérédité, mais la foi naïve, ardente du peuple, inspirée d'un vif amour de l'enfance, qui veut que la génération qui nous remplacera soit plus forte et plus heureuse que la nôtre, qui entrevoit dans la diffusion toujours plus grande de l'instruction un acheminement à la réalisation des promesses faites il y a un siècle.

Lorsque nous apportons ici les résultats de nos observations et de nos réflexions pour en tirer les synthèses qui peuvent être utiles à nos écoles, nous accomplissons l'un des de-

voirs essentiels que nous imposent les fonctions dont nous sommes chargés.

En développant en nous le sentiment que nous travaillons à une œuvre d'ensemble, fondamentale dans une démocratie, notre Société pédagogique contribue à nous relever à nos propres yeux, à raffermir nos courages, à entretenir en nous l'étincelle sacrée qui nous fait aimer notre tâche.

Sans nous exagérer l'importance de nos études, maintenons ferme notre drapeau d'instruction mutuelle et de progrès en pédagogie, et marchons toujours de l'avant, animés de l'amour du bien et de l'unique souci des intérêts supérieurs qui nous sont confiés.

Vive notre chère Société pédagogique genevoise !

Genève, le 22 février 1900.

L. Baatard, *président*.